Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 66 (1957)
Heft: 8

Artikel: Le préventorium de mikrokastron [suite]
Autor: Bura, G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683326

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une rationalisation du travail est indispensable

A-t-on tout fait dans notre pays, pour utiliser rationnellement, dans nos hôpitaux, la main-d'œuvre, spécialisée ou non, disponible? Non. Est-il vraiment nécessaire d'attribuer à trois ou quatre malades, parfois moins encore, une infirmière qui a fait trois ans d'études? A-t-on eu recours, dans nos établissements hospitaliers, aux techniques modernes de rationalisation du travail, comme il est courant de le faire dans l'industrie? A-t-on judicieusement réparti les différentes tâches d'un service hospitalier à la mesure des compétences et de la formation de chacun? Et où en est la question des aides hospitalières dont on a pourtant un urgent besoin? Qu'en est-il des si nombreuses infirmières mariées qui pourraient être un appoint précieux pour le personnel hospitalier régulier, notamment depuis l'introduction de la semaine de 48 heures? Qu'en est-il de la question du personnel infirmier partiellement invalide? Pourquoi la VESKA (Association des établissements suisses pour malades), qui a fait en cette matière un travail de pionnier, avec un sens remarquable des possibilités pratiques, est-elle la seule à s'intéresser à ces problèmes? Il faut qu'on apprenne à s'organiser, soit à l'intérieur des services hospitaliers, soit entre associations intéressées à ces importantes questions. Croix-Rouge suisse, Commission du personnel infirmier, VESKA, ASID, on voudrait voir chacun tirer en même temps sur la même corde. L'esprit de collaboration et d'équipe est l'une des rares choses positives qui soit issue de la dernière guerre. Les Suisses, qui ont été épargnés, doivent aussi en faire leur profit, car c'est à ce prix, et à ce prix seul, que nous sortirons de notre impasse.

*

La pénurie de personnel infirmier pose pour toute la communauté suisse un problème pressant. La situation est dramatique et, si elle ne s'améliore pas, des lits et des services d'hôpitaux resteront vides faute d'infirmières pour soigner les malades. Ce problème, toutefois, doit et peut être résolu à la condition que chacun y mette du sien.

Nos écoles d'infirmières méritent d'être encouragées et soutenues. Elles doivent l'être, car la charge est maintenant trop lourde pour elles; elles ne peuvent se tirer seules d'affaire.

Toute l'organisation du travail dans nos hôpitaux doit être repensée et améliorée, notamment en ce qui concerne la répartition du travail et l'utilisation judicieuse des forces de chacun. Il faut mettre au point la question du personnel infirmier de renfort, du personnel auxiliaire et du personnel non-spécialisé.

Ce n'est que lorsque la profession d'infirmière aura été assainie, tant au point de vue moral et social que matériel que la campagne de propagande qu'il est urgent d'intensifier selon les méthodes les plus modernes portera ses fruits, car on pourra alors sans scrupules faire appel à la jeunesse féminine de notre pays, pour venir grossir les rangs de notre monde infirmier et nous sommes persuadés qu'on ne fera pas appel à elle en vain.

Il importe que chacun mette du sien à cette œuvre de redressement. Un matériel de guerre, quelque perfectionné qu'il soit ne saurait être d'aucune utilité s'il n'est pas utilisé par une armée étoffée et résolue. Il en est de même pour la lutte contre la maladie. A quoi serviraient nos hôpitaux et leurs installations techniques, aussi admirables et modernes soient-ils, si leurs corridors sont déserts? L'infanterie, dit-on, est la reine des batailles. Dans la lutte contre la maladie, c'est aux infirmières et au personnel infirmier qu'il faut donner ce titre et nous voudrions être certains que ce n'est pas en vain qu'on fera pour eux appel à la solidarité de tous.

L'œuvre de la Croix-Rouge suisse en Grèce du Nord (II)

LE PRÉVENTORIUM DE MIKROKASTRON

G. Bura

Le drapeau croix-rouge flotte sur le vieux monastère.

— Le père Chrysostomos, le dernier moine du couvent, s'en est allé dire sa messe, nous entrons au préventorium. C'est l'heure de la sieste, mais qu'importe. Quand il fait si beau dehors on ne peut vraiment pas fermer les deux yeux à la fois. Qu'ils se nomment Konstantinos, Michail, Katina ou Eleni, que ce soit dans le dortoir des garçons, dans celui des filles ou encore dans celui des petits, tous pourtant font semblant de dormir quand passe « Despinis » Siegrist, la vraie « mère » de leur maison. Il courront l'embrasser plus tard, lorsque la permission de sauter à bas des lits aura été donnée. Comment, en effet, ne l'aimeraient-ils pas leur « Despinis » Siegrist, puisque c'est elle qui, à dos d'âne, est venue cet hiver, alors que les chemins étaient gluants de boue, quasi impraticables, leur rendre visite dans leur lointain hameau.

Les quelques anciens, qui sont là depuis le début, se rappellent bien leur première soirée au préventorium. L'électricité ne fonctionnait pas encore, mais cela, bien sûr, ne les touchait guère car, chez eux, ils ne con-

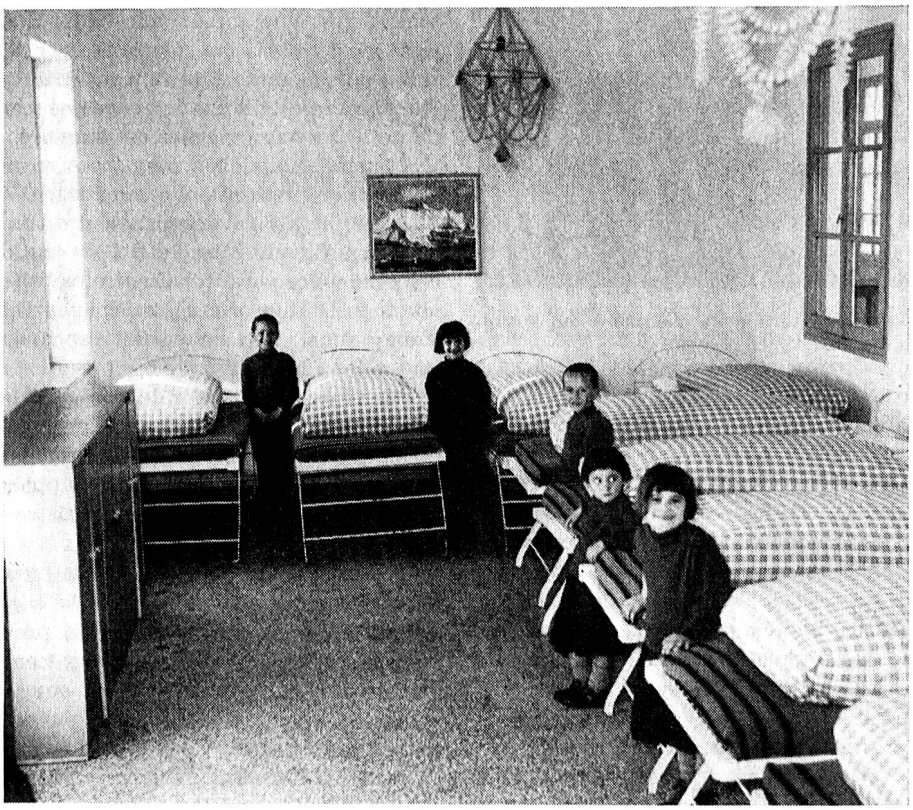
naissent que le pétrole. Ce qui les intéressait c'étaient les lits, les jouets, les douches. Puis, jour après jour, ils ont vu aussi comment s'est organisé, s'est développé Mikrokastron leur « petit château », à l'amélioration duquel ils participent de tout leur cœur...

Un « petit château » modeste, bien sûr, car il ne convient pas d'habituer ces enfants à des conditions de vie par trop différentes de celles qu'inévitablement ils retrouveront un jour. Ce ne serait leur rendre aucun service. Mais il est par contre tant de choses que l'on peut apprendre à connaître de manière à pouvoir ensuite s'en servir utilement toute la vie. Ainsi par exemple de s'asseoir pour manger, de se servir d'une fourchette, de se laver, d'aérer une pièce. On peut aussi apprendre à coudre, à broder, ou à tisser pour les filles, à découper et à coller pour les garçons, à faire des pantoufles pour tout le monde. Autant de choses que les enfants, de retour dans leurs foyers, tenteront d'enseigner à leur entourage.

Car le besoin de s'améliorer toujours et d'améliorer aussi ses conditions de vie existe en puissance chez chaque être humain. Il suffit parfois de peu de chose, d'une toute petite étincelle pour créer l'impulsion nécessaire, pour que l'apathie se transforme en initiative. Ainsi, par leurs enfants, pourrons-nous atteindre les mères, qu'il serait peut-être difficile d'éduquer autrement. Mais aucune ne voudra savoir repriser moins bien que sa fillette...

Et quel plaisir aussi de voir comme nos enfants se réjouissent de toute nouvelle amélioration apportée au préventorium. On leur donnerait le plus beau jouet qu'ils ne seraient pas plus heureux qu'en attendant l'arrivée de l'appareil frigorifique qui doit venir de Suisse. Evidemment, aucun ne sait ce que c'est qu'un « frigo », mais il suffit qu'ensuite « cela » appartienne à la maison.

Tout ne s'est pas fait en un jour à Mikrokastron. Lorsque « Despinis » Siegrist a pris possession des lieux, en automne 1956, avec mission d'organiser de fond en comble, dans un village éloigné de 33 km du chef-lieu du canton, un préventorium d'enfants, elle ne trouva que Pater Chrysostomos, des murs, et des bois de lits. De médecin qu'elle est, elle s'est faite homme d'affaires, architecte, décoratrice, peintre, administrateur, économe, choisissant le meilleur balai avec autant de soins que les médicaments, passant chez tous les commerçants de la région pour trouver les plus jolis linges de toilette, la vaisselle la plus gaie, surveillant les ouvriers, tenant tête aux hommes d'état, calculant, prévoyant, pensant à tout.



Quel ordre impeccable dans le clair dortoir des petits!

Les peines s'oublient vite lorsque le résultat est atteint. Maintenant, ce sont les parents eux-mêmes qui amènent les enfants au préventorium: *« Ne voulez-vous pas prendre pour quelque temps ma petite Joanna? Elle a cinq ans, ma femme est malade, moi je n'ai pas le temps de m'occuper de la petite qui d'ailleurs n'est pas très solide. Elle a souvent « chaud ».*

Bien sûr, qu'elle « a chaud » la petite *Joanna,* car, contaminée par sa mère, tuberculeuse grave qui s'ignorait, elle ne doit qu'au miracle de l'enfance de n'être pas encore plus dangereusement atteinte. Mal nourrie, manquant de soins, son état n'aurait pas tardé à empirer; heureusement, il y a le préventorium, quelques mois de cure, de vie saine, la rendront presque sûrement à la santé.

Irini, la benjamine, est rentrée hier de Suisse. Quatre mois de séjour à Gstaad, dans le home de la Croix-Rouge suisse, n'ont toutefois pas été tout à fait suffisants pour la remettre définitivement sur pied. Elle passera donc encore quelque temps à Mikrokastron avant d'être rendue à sa famille. Sa famille? Un père, tuberculeux avancé, actuellement en sanatorium, une

« Croix-Rouge suisse, Préventorium du monastère de Mikrokastron, la mère du Christ ».

mère toujours absente, qui doit travailler chez les autres car elle ne possède même pas un lopin de terre, une très vieille grand-mère, perclue de rhumatismes qui s'occupe du ménage et des enfants. Irini ne sourit jamais. Elle regarde chacun gravement, avec reproche, semblant dire: *« Mais pourquoi donc voulez-vous que je sourie? La vie est-elle si heureuse qu'il faille lui sourire? »* Elle regarde de même sa poupée, une minuscule Bernoise que, pendant le voyage, elle a couchée à côté d'elle, dans son mouchoir, l'asseyant aux escales. Une poupée, un mouchoir, deux objets totalement ignorés d'Irini autrefois, car les enfants, chez elle, jouent à enfiler des feuilles de tabac sur de longues aiguilles, assis sur leurs talons, pendant des heures.. Parviendrons-nous jamais à faire sourire Irini?

Oui, peut-être, si l'on pense à *Anastasia,* une vieille connaissance de Suisse elle aussi. Contaminée par son chien, avec lequel elle dormait, elle avait au poumon gauche un ver qui lentement faisait ses ravages, la condamnant à une mort certaine. Arrivée en Suisse au printemps 1956, elle fut opérée, puis soignée. Après 18 mois de cure elle peut être considérée comme guérie, mais un séjour transitoire à Mikrokastron, sera une garantie de plus. Elle non plus ne souriait jamais il y a une année. Alitée, toujours, alors que les autres s'amusaient au soleil, elle ne paraissait plus rien attendre de la vie, ni de personne. C'était une petite vieille. Maintenant c'est une enfant, une belle fillette de onze ans, aux joues roses, qui parle le français avec l'accent suisse alémanique. Elle sait aujourd'hui mettre un ruban dans ses cheveux et enseigne cette merveille de féminité à ses compagnes de chambre.

L'installation de Mikrokastron, journellement, s'améliore. Une œuvre est-elle jamais tout à fait terminée? Et les enfants y participent aussi. Mais l'essentiel est là et la maison vit. Miracle si l'on veut, réussite en tout cas et l'œuvre paraît d'autant plus belle que l'établissement, institution suisse, vit en pays grec, sans efforts d'adaptation, dans un parfait esprit de compréhension mutuelle.

Tout y est vrai: vrai le bonheur des enfants, vrais les progrès que fait leur santé, vrais le cuisinier et son bonnet, vrais la salle d'école, le tableau noir et l'instituteur, bien vrais aussi les kilos supplémentaires qu'une infirmière, vraie elle aussi, enregistre chaque semaine sur la balance.

Bien vraie aussi la nécessité de l'œuvre. Trente-sept enfants heureux (ceux qui ne le sont pas encore le deviendront) nous en donnent la preuve. Trente-sept enfants sauvés à coup sûr, sans compter les autres, ceux qui déjà sont rentrés chez eux, et tous ceux qui encore y feront un séjour, car, œuvre suisse à ses débuts et pour une durée de deux ans et demi, le préven-

Le Préventorium vu de derrière et les grandes terrasses ensoleillées.

torium de Mikrokastron, le seul préventorium de la Macédoine occidentale qui compte 400 000 habitants, sera par la suite repris par l'Etat grec. Notre pays, privilégié par le sort, aura, une fois de plus, montré qu'il n'est pas insensible aux malheurs des autres, il l'aura montré d'une manière, vraie, elle aussi, et durable, aussi durable que le sont le Mont Cervin et le buste d'Apollon qui se font face à l'entrée du préventorium qui n'est, en fait, pas le nôtre mais celui des petits Macédoniens.

Un problème d'actualité

LE CONTROLE DES MÉDICAMENTS ET L'AFFAIRE DU «STALINON»

par Marc Cramer

On connaît les faits: en 1953, un pharmacien, Georges Feuillet, invente un nouveau produit destiné à lutter contre la furonculose et, de manière générale, contre les streptococcies. Ayant confié à un chimiste la tâche de fabriquer l'élément actif, le *diiododiéthylstannane* (que, en dépit de la nomenclature chimique courante, on s'obstine à appeler diiododiéthylétain) et à un façonnier celle de préparer des perles gélatineuses contenant le mélage de diiodo et de vitamine F, il remet des échantillons au médecin-lieutenant-colonel Mougenot, professeur agrégé à l'Ecole d'application du service de Santé de l'armée et chef de clinique à l'hôpital Begin.

Tout se passe bien, le professeur Mougenot, connu pour être un des très bons cliniciens de l'heure présente conclut son rapport: « Ni intolérance, ni toxicité, cette thérapeutique peut être utile ».

Sur le vu de ce rapport, Feuillet obtient facilement le « visa » du contrôle des médicaments, l'autorisation de mise en vente. Plus exactement, il obtient l'« extension » à son produit, de l'autorisation délivrée autrefois à la Stannomaltine (nous reviendrons sur cette question de l'« extension »).

Le nouveau produit, baptisé « *Stalinon* » est donc mis dans le commerce. Le Stalinon est un mélange du diiodo, déjà cité et de vitamine F, c'est-à-dire de l'acide linoléique, connu pour favoriser la réparation des accidents cutanés. Le nom est forgé de *STA-*, pour *stannum*, soit étain, et *-LINON* pour l'acide linoléique; l'assonance et le rappel involontaire de souvenirs politiques encore récents étaient-ils heureux? Nous n'avons pas à en décider.

Bientôt, l'affaire commencée sous d'aussi heureux auspices se gâte: des rapports parviennent de tous les côtés, relatant des cas de mort curieux, suspects, inexplicables, ayant suivi l'ingestion du Stalinon. Citons, en passant, le cas de cette malheureuse mère qui, ne s'est pas contentée d'en administrer à son fils aîné, âgé de 20 ans, qui souffrait de furonculose, mais aussi, par précaution, à ses trois autres enfants: résultat, quatre morts. C'est, là, une conséquence lamentable de cette opinion trop répandue que, si un médicament ne fait pas de bien, il ne peut pas faire de mal et que l'on peut toujours le prendre, un peu au hasard, « par précaution ».

Bilan: plus de 100 morts; plus de 200 blessés, dont la plupart infirmes pour la vie!

Que s'est-il passé? Comment ce produit qui, au début, paraissait un médicament innocent et efficace, s'est-il brusquement mué en un poison terrifiant? Où sont les responsables de la catastrophe? chez le pharmacien, le chimiste, le façonnier, les experts? ou ne serait-ce pas l'Etat le grand responsable qui se borne à appliquer une loi mal faite?

Nous n'avons pas la prétention de répondre à la question de manière précise et décisive; nous n'avons, en effet, pas l'impertinence d'en savoir plus long que les experts et les juges du procès pendant au moment où nous écrivons devant le Tribunal correctionnel de la Seine. Nous entendons nous borner à avancer quelques hypothèses, basées sur ce que nous avons pu apprendre du procès et de la chimie, car, il faut bien l'avouer, il y a dans ce procès plus d'un coin mystérieux sur lesquels il faut espérer que le procès actuel (ou les suivants que l'on nous annonce déjà, car l'affaire est loin d'être terminée) fera lumière complète. Est-il exact, par exemple, que certains des premiers rapports d'expertise du Stalinon, aient été égarés et soient, aujourd'hui, introuvables? Nous posons la question; nous n'affirmons pas, bien que nous tenions le fait d'une source que nous avons lieu de croire autorisée, mais juges et experts en savent plus long attendons donc la fin du procès.

Venons-en donc aux hypothèses que l'on peut émettre pour expliquer la catastrophe et, tout d'abord, faisons rapidement et autant qu'il est possible, l'historique de l'invention.

Feuillet, atteint de furonculose et désireux, comme il le dit, de se lancer dans la recherche, décide d'inventer un nouveau spécifique contre les furoncles. Sachant que l'étain est un spécifique connu dès longtemps — n'a-t-on pas rappelé que les potiers d'étain ne sont jamais atteints de furoncles — il achète le visa, c'est-à-dire l'autorisation de vente, donné autrefois à la stannomaltine, une ancienne spécialité, passée de mode, composée d'oxyde d'étain et de malt ou de maltose, et il a demandé l'« extension » de ce visa à son stalinon, qualifié d'« ancienne spécialité améliorée ».

Un avocat a traité cette « extension » de tricherie évidente qui dispensait son inventeur de démontrer la valeur thérapeutique de son produit. Tricherie évidente? Voire, puisque la loi le permet!

Que la loi permette « par extension » de transformer, par exemple, des gouttes en comprimés ou un sirop en ampoules, rien de plus naturel; qu'elle autorise un changement de formule, c'est tout autre chose, mais n'est-ce pas elle qu'il faudrait incriminer, plutôt que le pharmacien qui s'est borné à se servir des facilités qu'elle lui offrait?

Quoi qu'il en soit, la première idée de Feuillet semble avoir été de faire un mélange d'oxyde d'étain